

Son ombre

Autre livre de l'auteur :

CAPTIVE

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-2092-0

© Micheline Traccoën, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et
responsable du contenu de ce livre.

Micheline TRACCOËN

Son ombre

Prologue

Il faisait frisquet et une pluie fine et persistante pénétrait insidieusement dans son cou. Les mains encombrées par son sac et deux paquets cadeaux, la jeune femme se contenta de rentrer frileusement la tête dans le col de son manteau.

Derrière l'une des fenêtres de la maison, une toute petite fille se hissait sur la pointe des pieds. Elle ne voyait d'elle que le haut de sa tête, ses yeux, son nez écrasé contre la vitre et parfois le bout de sa langue lorsqu'elle tendait le cou et léchait le carreau sale. À ses côtés, son frère tapait violemment avec ses deux mains sur les vitres, au risque de les briser.

Les enfants semblaient être seuls dans la maison. Inquiète, elle toqua un long moment contre le battant de la porte. En vain. Personne ne vint lui ouvrir.

La voiture de Gisèle était garée sur l'allée du garage face au grand portail fermé. Son coffre déjà rempli par les sacs de voyage et les sièges des enfants installés sur la banquette arrière. Il lui sembla entendre quelqu'un parler dans le garage situé sur la gauche de la maison. Malgré son corps alourdi, elle s'y dirigea d'un pas rapide pour donner l'alerte.

Hélas, trop tard ! Le verre se brisa.

Il y eut alors comme un instant de stupeur qui flotta dans l'air, et l'enfant éclata brusquement en sanglots. L'homme jura grossièrement. Et à l'instant où la jeune femme franchissait le seuil du garage, elle l'aperçut disparaître par l'embrasure d'une porte communiquant avec la maison.

À l'intérieur, le néon était encore allumé malgré l'heure très avancée de la matinée. Le déménagement était imminent. De nombreux cartons, tous fermés par de larges rubans adhésifs, des petits meubles, des chaises dépareillées et un lourd fauteuil en

cuir attendaient patiemment d'être embarqués dans la camionnette qui stationnait devant le bateau. Une pile de couvertures et de draps était posée à même le sol devant une grande malle en métal.

Soudain, la visiteuse ne se sentit pas bien. Elle trouvait l'atmosphère de cet endroit curieusement oppressante et surtout, elle ressentait une profonde tristesse. Son amie s'éloignait et elle ignorait quand elles se reverraient toutes les deux. Si se revoir était au programme du destin. Malgré la porte de communication fermée, la jeune femme entendait distinctement le ton agacé de l'homme qui tentait de calmer le petit garçon. Alors, de crainte de déranger par sa présence, elle décida de poser les cadeaux sur l'un des cartons et de partir. Gisèle comprendrait quel père Noël était passé les voir.

Or, à l'instant où elle se dirigeait vers la sortie, une douleur soudaine la plia en deux. Le souffle coupé, elle haleta, incapable de faire un pas de plus. Les yeux remplis de larmes, elle se traîna jusqu'au coffre pour s'y asseoir et ne put retenir un long gémissement qui sembla se répercuter et vibrer jusque sous ses fesses et à l'intérieur de son siège improvisé.

Elle perçut l'écho de son cri. Troublée, elle se redressa et perdit les eaux.

— Oh, bébé, ce n'est pas encore l'heure ! C'est beaucoup trop tôt, supplia-t-elle, les deux mains posées sur son ventre rebondi.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ? De quel droit êtes-vous entrée ?

Tel un diable sorti de sa boîte, l'homme surgit auprès de la jeune femme, l'air menaçant.

Encore essoufflée par la douleur qui d'ailleurs commençait à s'estomper, elle lui fit face et cru devoir s'excuser.

— Je suis désolée de vous avoir dérangé. J'allais partir. J'étais venue dire au revoir à Gisèle...

Elle désigna les cadeaux :

— J'ai apporté aussi des jouets pour les enfants.

Soudain elle se tut, alertée par un danger imminent. Elle frémit.

Il était livide et surtout il la fixait durement, son regard la transperçant comme une lame tranchante. D'instinct elle recula de deux pas au moment où il tendait le bras pour la saisir. Elle poussa un cri, chercha à l'esquiver et s'enfuit en direction de sa voiture.

Il ne fut pas long à prendre sa décision. Il avait déjà perdu assez de temps.

Petitpierre et l'atelier de poterie

Octobre 2007

Lorsque des événements perturbateurs surgissent dans ma vie, un à un et de plein fouet, sur l'instant, je ne m'en méfie pas. C'est comme les pluies d'orage qui surviennent lors de belles journées d'été. Une première goutte s'écrase sur le sol, puis une seconde. À la troisième je me contente de regarder le ciel sans nuage, étonnée. Pourtant lorsque le déluge éclate enfin, je suis très vite entraînée dans un tourbillon infernal et submergée. Vais-je m'y noyer ?

La pluie cesse. Pas celle, symbolique, décrite ci-dessus. Une vraie pluie d'automne. Le vent, lui, continue à secouer les arbres de la forêt toute proche. Je déteste le vent, surtout lorsqu'il souffle dans les arbres. Et des arbres, chez nous ce n'est pas ce qu'il manque, puisque nous vivons dans une ancienne maison forestière.

Le ciel est plombé. Il fait presque nuit et il n'est que seize heures. Je me sens, à cet instant, semblable à ce temps : agitée et sombre. Il y a des jours comme ça. Je suis fatiguée, à cause de la nuit passée à tenter d'apaiser, en vain, Petitpierre en proie à de vilains cauchemars. Aux premiers cris, Renaud, comme à son habitude, a fui au sous-sol. Il s'est enfermé dans le cube, une petite chambre qu'il a aménagée pour les « au cas où », me laissant seule à gérer la crise de mon fils. Si au moins Petitpierre s'était calmé au petit matin ! Non, il a continué à hurler et à me harceler au sujet de je ne sais plus quelle bêtise. Je n'ai pas cédé. Il ne faut pas que je cède. À bout de rage, il s'est alors enfui dans le jardin. Découragée, je suis tentée, un instant, de fermer à clé la porte de la maison pour l'empêcher de revenir.

Rien que d'avoir eu cette affreuse idée, j'ai honte. Mais là, c'est vrai, j'en ai vraiment ras le bol ! Je commence, pourtant,

à trouver le temps long, debout, devant la fenêtre, à guetter le moindre signe de vie du côté de cet abri ouvert à tout vent. Là est entassé un tas de bazars, dont une vieille niche, un vélo rouillé et des planches à moitié pourries.

Or, pour éviter que la soirée, toute proche, ne tourne à l'enfer et avant que Renaud ne rentre du travail, il me faut descendre dans le jardin, m'accroupir devant la niche et supplier Petitpierre de sortir de sa cachette. Je me demande d'ailleurs combien de temps, encore, il pourra pénétrer à l'intérieur de cette niche. Elle a été conçue pour un chien de taille moyenne, pas pour un enfant grand comme un Saint-Bernard !

Cette niche, le refuge de Petitpierre, est également celui de ma tranquillité. Je sais exactement où le trouver, à chacune de ses crises. Et des crises, il en a au moins une à trois fois par semaine, depuis... Depuis que Victoria et, deux ans plus tard, Jade ont eu l'âge d'aller à l'école. Lui, à presque quinze ans, n'a jamais posé ses fesses sur un banc d'école, ou si peu. Les classes étant surchargées, aucune institutrice n'a eu le courage ou la volonté de s'occuper de Petitpierre. Celui-ci demande trop d'attention. De plus il n'existe aucune institution spécialisée proche de chez nous.

Petitpierre est un enfant autiste.

Toutefois, grâce aux cours particuliers que je lui donne chaque jour, il sait lire, certes en ânonnant, écrire – presque phonétiquement certains mots compliqués – et compter. Le résultat n'est guère folichon. C'est, malgré tout, mieux que rien. Par contre, il possède un sacré coup de crayon. Pour être tranquille un long moment, il suffit de lui donner des feuilles à dessin et des crayons de couleur.

Je trouve injuste qu'il ne puisse pas aller à l'école et être privé de cette chance de pouvoir évoluer « normalement ». Or, la moindre suggestion à ce sujet venant de ma part, déclenche inmanquablement chez Renaud, la même rengaine et les mêmes éternels reproches.

— Qu'est-ce que tu as donc toujours à te plaindre ? Tu es peinarde toute la journée à la maison à ne t'occuper que de ta petite personne.

— Bah voyons !

Et les jours où le ton monte d'une octave, il me chante de plus en plus bruyamment, d'autres reproches, qui me blessent :

— Incapable de t'occuper d'un seul même à la fois ! Je ne parle même pas du ménage, vu l'état perpétuel de la baraque ; encore moins de la cuisine ! Allez, restons zen !

D'accord, il n'a pas toujours tort, du moins en ce qui concerne la tenue de la maison et les repas. Pourtant, je fais tout ce que je peux avec ce qu'il m'apporte une fois par semaine, du supermarché. Car même les courses, je ne peux les faire. Trop loin, pas de voiture personnelle, et son éternelle rengaine : « De toute façon, tu dépenserais la paye que tu ne gagnes pas ! »

Il reste encore une bonne demi-heure avant que le car scolaire ne dépose les filles devant le jardin. J'attends surtout Victoria. Elle seule sait comment le faire sortir de sa cachette. En attendant, je me décide à tenter une négociation.

Et... oh ! Stupeur ! La niche est vide ! Où peut-il bien être ? Rapidement je fouille tous les recoins du jardin, ceux de la maison, de la cuisine, de sa chambre et même sous son lit. Rien ! Petitpierre a disparu, ainsi que le vieux vélo.

— Catastrophe de catastrophe ! Où cette « bourrique » a-t-elle bien pu aller ? À quel moment s'est-il échappé ?

Paniquée, je chausse les bottes en caoutchouc, enfile à la hâte l'imper accroché au portemanteau et je file sur la route en priant le ciel qu'aucune voiture n'ait croisé son chemin. Simple croisé serait d'ailleurs un moindre mal.

Cinq minutes, plus tard, essoufflée et transpercée par la douleur d'un point de côté, je m'arrête. J'ai dépassé la forêt et à partir de cette zone s'étendent des champs à perte de vue. Aucune habitation à proximité. Si ! Je me souviens ! Il y a bien, à un peu plus d'un kilomètre, une ancienne petite ferme transformée depuis quelques années, en atelier de poterie. Je me remets à courir, en boitant.

Soudain, j'aperçois, couché au milieu de la route, le vieux vélo abandonné là, juste devant l'entrée de la ferme. Je crie de désespoir et accélère aussitôt ma course.

Apparemment le vélo n'a subi aucun choc. Or, étant d'un tempérament guère optimiste, je m'imagine illico, un affreux scé-

nario : Petitpierre a été renversé par une voiture ; les pompiers l'ont emmené à l'hôpital et comme il n'a pas de papier d'identité sur lui, personne n'a pu me prévenir...

Je me morigène : « Tu ne peux pas avoir d'autres pensées plus optimistes. Il est sans doute à l'intérieur de ce bâtiment. Prend ton courage à deux mains, rentre. S'il n'est pas là, alors tu pourras t'affoler ! »

Je me précipite dans l'atelier, où je le vois. Il est ici et je crois que mon cœur va cesser de battre. Lui, par contre, est très concentré. La langue pendante, les mains engluées de terre glaise, il est à son affaire devant ce qui me semble une œuvre en construction.

Soulagée, mais les tempes battantes, j'entends à peine Vanessa, la propriétaire des lieux, s'excuser :

— Je suis désolée. Je n'ai pas pu vous prévenir. Le téléphone ne fonctionne plus, probablement à cause de la tempête et impossible de vous le ramener. Pierre voulait terminer sa sculpture. Cela fait au moins deux heures qu'il s'est installé d'office à une table et qu'il patouille la terre. Il est resté tranquille dans son coin. Je l'ai donc laissé s'amuser.

Malgré le ton calme, je sens une pointe de reproche au fond de sa voix. Elle a raison. À sa place et pour une moindre chose, je ressentirais le même sentiment vis-à-vis de cette mère négligente : du mépris. Je suis stupéfaite, honteuse et je reste sans voix. Deux heures qu'il a quitté le jardin ! Deux heures sans surveillance ! Quel genre de mère suis-je donc ?

Mal à l'aise, je demande alors presque suppliante :

— Il faut qu'il rentre maintenant. Aidez-moi à le convaincre, s'il vous plaît, c'est urgent.

Le son de ma voix, pourtant oppressée, ne semble pas la toucher. Elle insiste.

— Il se plaît ici. Pourquoi ne viendrait-il pas avec ses sœurs ? J'organise un atelier pour enfants, chaque mercredi après-midi ; et croyez-moi, j'ai des gamins parfois plus difficiles à gérer que lui.

« Proposition ô combien alléchante », me dis-je ! Hélas, je ne peux me permettre d'accepter.

Soudain, un long frisson me parcourt l'échine au souvenir d'une autre journée, ici même, et qui s'est achevée en véritable catastrophe. Il y a quelque mois déjà, suite à une contrariété, Petitpierre s'est enfui de la maison. Je l'ai poursuivi, mais il m'a très vite distancée. Finalement, lorsque je suis entrée dans cet atelier, il était là, bien sage, regardant, d'un air intéressé, deux adultes travaillant sur des poteries fragiles. Le drame est survenu, quand j'ai insisté pour qu'il me suive et retourne à la maison. En un court instant, il a balayé, de rage, toutes les poteries posées sur une étagère. Vanessa est-elle amnésique ou nullement rancunière ?

Alors, d'une petite voix et malgré la déception que je ressens, je refuse poliment l'invitation.

— Je vous remercie. Hélas, je ne pense pas que cela soit possible, Petitpierre est trop imprévisible. De plus, mon mari ne veut absolument pas qu'un de nos enfants, lui en particulier, soit une charge pour quiconque.

— Il est vrai que je ne pourrai pas m'en occuper seule. J'ai une idée, s'exclame-t-elle ! Accompagnez-le et, en échange, vous me donnerez un coup de main pour les autres enfants. Qu'est-ce que vous en pensez ?

C'est tentant, cette proposition, et cela ne peut que me faire du bien de voir un peu de monde et de lâcher de temps à autre le balai et l'éponge. Car il est très rare que je m'éloigne de la maison et surtout, jamais, jamais seule. Renaud accepte, dans ses bons moments et seulement une ou deux fois dans l'année de nous accompagner dans une grande surface pour que je choisisse un vêtement pour moi ou les gamins, un livre, ou des cadeaux au moment de Noël.

Évidemment, nous y allons tous ensemble. Impossible de laisser les enfants, les grands comme les petits, seuls et sans surveillance à la maison. Malheureusement, il ne faut guère de temps pour que l'agréable *shopping* prévu se transforme invariablement en redoutable et désastreuse expédition. Comment se détendre lorsque la moitié de vos bambins courent dans tous les sens, excités comme des puces et finissent par se perdre entre les gondoles. Ou lorsque Petitpierre se met à

hurler, faisant mine de frapper les clients qui le frôlent de trop près. Honteux et très en colère, Renaud nous réexpédie, vite fait, dans la voiture, abandonnant sur place le chariot à moitié plein. Évidemment, tout ça est de ma faute. Je suis incapable de gérer mes gosses. À cause de cette incapacité, arrivée chez nous et entre quatre yeux et quatre murs, je reçois, comme il se doit, la punition méritée.

Heureusement n'y a pas que ces courses catastrophiques concernant mes rares sorties. Un dimanche, au printemps et hors vacances scolaires, Renaud organise une unique virée au bord de la mer, en général vers le Crotoy. Les enfants en profitent pour prendre un grand bol d'air et un bain rarement chaud. Qu'importe, ils en reviennent les joues rosies et les yeux brillants de plaisir. Il m'arrive quelques fois de me baigner avec eux, même si je crains l'eau froide, car pour rien au monde je ne raterais ce doux moment de bonheur partagé.

Je dois donc reconnaître que la proposition de Vanessa est séduisante. Pourquoi pas ? Toutefois, avant de prendre cette décision je dois convaincre Renaud d'accepter de modifier le contrat qu'il a établi, concernant mon obligation de rester à la maison auprès de mes enfants. Et surtout, que Vanessa accepte de faire un prix de gros pour quatre gamins, dont l'un en vaut dix à lui seul. En attendant et pour qu'elle me fiche la paix, je m'engage à lui faire une promesse que je crois, à cet instant, peu réalisable.

— Je vous remercie. Je vais y réfléchir.

Et avec beaucoup d'appréhension, je me tourne vers mon fils, en souhaitant qu'il se décide à me suivre sans trop rechigner.

— Allez, Pierre, viens. Papa ne va pas tarder à rentrer. Et s'il ne nous voit pas à la maison, tu sais dans quel état il va se mettre.

Non ! Il ne sait pas. Ou tout au moins, il n'envisage pas à l'avance cette future colère. Évidemment, il ne bouge pas d'un centimètre de sa place. Je choisis donc la facilité pour qu'il obéisse :

— Laisse ta jolie statue. On reviendra demain, si tu le veux, pour que tu puisses la terminer.

Sans me regarder, il pose alors très lentement l'objet sur la table, essuie ses mains copieusement sur son jean et se lève de sa chaise. Ouf !

Le rouge me monte soudain aux joues. Je me sens un peu honteuse. J'ai le sentiment que je viens de le trahir, car je suis la seule personne à laquelle il accorde toute sa confiance. Je le sais très bien, on ne pourra pas revenir, ni demain, ni jamais et pourtant, je viens de lui certifier le contraire. Petitpierre ne sait pas faire la différence entre les sentiments et n'en connaît pas les nuances. Il ne sait pas ce qu'est un mensonge, pourtant le mot « promesse » lui parle. « Promesse » veut dire qu'on ne revient pas dessus !

Je tiens d'une main le guidon du vélo et de l'autre la main de Petitpierre, lorsque le car scolaire nous double. Je me trouble. Les trois filles rentrent de l'école et au moins l'une d'entre elles a pu nous apercevoir sur le bord de la route. Les questions ne vont pas manquer et je n'ai pas très envie de leur avouer que j'ai négligé, presque un après-midi entier, de surveiller leur frère.

Toutefois, j'ai l'agréable surprise de voir mes trois filles se précipiter vers nous.

— Papa arrive, murmure Victoria en empoignant sans ménagement la main de Petitpierre pour l'entraîner vers la salle de bain, l'aider à se changer et faire une rapide toilette. Jade s'empare du vélo et le remet rapidement à sa place

Je soupire. La journée a été rude et j'espérais un petit moment de tranquillité pendant que les filles réviseraient leurs leçons. C'est raté. À l'instant où Renaud entre dans la maison, j'ai toujours le sentiment qu'une chape de plomb tombe au même moment du toit.

À propos du toit : en pénétrant dans la maison, je remarque une flaque d'eau sur le carrelage de l'entrée. Le pompon ! Je lève le nez et aperçois au plafond une tache humide qui s'égoutte sur le sol. Probablement une tuile cassée à cause de la grêle de cette après-midi.

Je prépare hâtivement le goûter des enfants et je vais me changer. Enfin me changer ! J'enfile une blouse propre. Au même instant, j'entends la grille du jardin grincer affreusement.

Évidemment, comme je le craignais, Renaud pénètre dans la salle à manger en râlant.

— Tu ne pourrais pas nettoyer, il y a de la terre sur les marches du perron ! Merde, tu ne fous vraiment rien de rien !

Je soupire. Première amabilité de la soirée.

Cependant, en apercevant le recul de Victoria et les regards inquiets de ses deux sœurs lorsqu'il se penche vers elles et les embrasse rapidement sur le front, je devine aisément qu'il a dû faire une longue halte au bistro, avant de revenir chez nous.

Sans un mot, il allume le poste de télévision et monte le son à plein régime. J'ose lui en faire la remarque.

« Merde ! » est sa réponse claire et sans équivoque.

Moi aussi j'ai mes humeurs et j'ai envie, entre autres, de le voir ailleurs. Bien qu'il eut mieux valu que je me réfugie, la tête basse et soumise dans la cuisine pour préparer le repas du soir, bêtement, j'insiste :

— Baisse le son, cela gêne les filles pour faire leurs devoirs. De plus tu devrais aller voir au grenier, il doit y avoir une tuile cassée.

Il fait mine de ne pas entendre. Je réitère. Il finit par répondre, excédé.

— Espères-tu que je grimpe sur ce foutu toit, par ce temps ? Tu veux ma mort peut-être ?

— Monte au moins au grenier voir ce qui l'en est et mets un seau en dessous de la fuite, pour limiter les dégâts.

Sans un mot de plus et avec un long soupir d'exaspération, il se lève péniblement du canapé et va ouvrir le placard de l'entrée. À l'aide d'une longue perche, il agrippe la trappe et fait descendre une échelle escamotable.

Je m'approche.

— Ne reste pas là ! Tu n'as rien d'autre à faire ?

Je fais demi-tour, direction la cuisine. Il m'interpelle :

— Ne t'avise jamais de monter dans le grenier. Il n'y a pas de plancher et je n'ai pas envie que tu passes à travers le plafond.

Je bougonne assez fort pour qu'il m'entende :

— Oh, merci pour ta sollicitude !

— Toi, je n'en ai rien à fiche, mais réparer tes dégâts... J'ai assez de boulot comme ça.

Pendant un long moment, je l'entends vaquer au-dessus de ma tête. Puis je réalise que depuis que nous vivons dans cette maison, je ne suis jamais montée dans ce grenier. Pour y faire quoi d'ailleurs ?

Quelques instants plus tard, Renaud surgit dans mon dos.

— Viens m'aider à dégager les tuiles entreposées au sous-sol.

— Attends demain, on va se mettre à table dans un instant.

Ma contestation décuple sa rage latente.

— Premièrement, ne discute jamais mes ordres ! hurle-t-il. Et *secundo*, c'est toi qui viens d'insister lourdement en me cassant les couilles, pour que je monte réparer ce toit ! Donc je t'ordonne de descendre maintenant au sous-sol, pour m'aider à déplacer ces putains de tuiles !

— O.K. Arrête de gueuler comme ça ! Je trouve simplement idiot de faire ça maintenant, puisque tu ne peux rien réparer ce soir.

Je viens de lui tendre le bâton pour me faire battre et il n'attendait que ce prétexte pour réagir. Soudain, il se retourne d'un bloc et me plaque brutalement contre le mur. Sa main serre dangereusement ma gorge. Le hurlement de Victoria lui fait lâcher prise.

— Tu as de la chance, murmure-t-il méchamment. Maintenant, descends m'aider.

Comme je n'ai nulle envie de le provoquer davantage, je m'apprête à le suivre, lorsque Jade, inquiète, s'interpose entre nous deux.

Renaud s'énerve davantage. Il la saisit par le bras et la repousse brutalement. Elle serait tombée si je n'étais pas intervenue. Je vois rouge.

— Tu passes tes nerfs sur moi, si tu veux. – Je désigne les filles. – Elles, je t'interdis de les toucher !

— Papa, supplie Victoria, l'agrippant à son tour par une manche.

— Retournez toutes les deux à vos devoirs et ne vous mêlez plus de nos affaires.

Elles ne bougent pas. Il hurle, hors de lui :

— Vous avez compris ?

Elles ont compris. Elles détalent, effrayées.

Avant de sortir de la maison, je jette un coup d'œil vers Petitpierre. Il s'est réfugié avec sa petite sœur derrière la porte de la cuisine.

Pour accéder au sous-sol, il faut sortir dans le jardin, faire le tour de la maison, se baisser pour franchir une porte basse et descendre deux marches.

Sitôt à l'intérieur et avant même d'avoir allumé l'unique ampoule, Renaud me gifle à toute volée et m'envoie valser sur la terre battue.

« Pas de témoins », siffle-t-il entre les dents.

Étourdie, je reste un long moment sur le sol, presque assommée. Et, comme si rien d'important ne venait de se passer, il se met à dégager des caisses empilées devant un tas de tuiles, s'empare de l'une d'elles et la projette de toutes ses forces en direction de mes jambes.

— Attrape !

Surprise, je n'ai pas le réflexe de m'écarter. La tuile me frappe douloureusement le tibia. La douleur est fulgurante.

— Bonne à rien ! grogne-t-il en ricanant.

Ce jeu stupide semble le mettre en extase. Il se baisse à nouveau, en récupère une autre et fais mine de la lancer.

— Arrête ! Si tu me brises les jambes, tu devras me faire hospitaliser.

Pourquoi ai-je dit cela ? En tout cas, c'est efficace. Soudain, il se fige. Son sang a évacué son visage. Il est livide. J'ai la trouille et je crains ce qui va suivre, à juste titre, car à peine quelques secondes plus tard, une nouvelle rage le prend et il commence à charger mes bras d'une douzaine de tuiles.

Pendant toute l'opération, son regard me fuit. Certes, il est en rogne. Malgré cela je sens que ce n'est plus contre moi. Stupéfiant !

Mes genoux ploient sous le poids. Je proteste.

— Est-ce vraiment utile toute cette quantité ?

— Je crois qu'une seule suffira.

— Dans ce cas, pourquoi les remonter toutes ?

— Pour te faire faire un peu d'exercice, grosse vache !

J'ai soudain l'envie folle de lui balancer le tas sur les pieds et de ficher le camp. Mais à quoi bon ! Il a le vin mauvais. Et je suis persuadée qu'il me tuerait à la moindre tentative de rébellion.

En ricanant, il passe devant moi et m'ouvre galamment la porte. Je boite, je souffre.

— Attends.

Je me fige, craintive. Quelle idée diabolique lui passe encore par la tête ? Il saisit mon menton, sans aucune douceur.

— Essuie ces larmes de crocodile, ordonne-t-il.

Comme évidemment je ne peux obtempérer – j'ai les bras chargés de tuiles –, d'une main rude, il les éponge lui-même. Je me demande de quelle manière il va effacer la trace de ses cinq doigts sur ma joue brûlante.

Je m'interroge très souvent sur les raisons de Renaud à être si méchant avec moi. Je ne suis certes pas un prix de beauté, ni sans doute d'intelligence. Malgré tout, j'ai du mal à considérer les descriptions négatives que Renaud fait de moi, comme étant la réalité.

Souvent, je me demande qui je suis. Qui est donc cette grande femme aux cheveux d'un blond trop terne, au corps lourd, mal fagotée et à l'affreuse cicatrice qui balafre sa joue droite, de la naissance du nez jusqu'au coin extérieur de l'œil ? Cette grosse « doudoune » qui se reflète dans le miroir et se juge sans aucune tolérance ? Quant à mon moi intérieur, qui est-il exactement ? Pourquoi reste-t-il caché depuis tant d'années ?

Renaud dit que je suis paresseuse. Je ne le crois pas. Pourtant je suis vite débordée. Peut-être est-ce à cause de Petitpierre, qu'il faut sans cesse surveiller, occuper. Sale, négligée. J'avoue que, souvent, la toilette est vite faite. Je revêts généralement ce qui me tombe sous la main : une vieille robe, une blouse, un jean troué... Un *tue-l'amour* ou *belle comme un camion* ! Expressions guère flatteuses, mais qui me vont comme un gant.

Pourtant, il m'arrive..., non, il m'est arrivé plusieurs fois d'essayer de m'arranger un peu, d'être plus présentable, juste dans l'espoir d'apercevoir un léger sourire sur les lèvres de mon mari.

Une blouse ou une robe propre et repassée, un léger maquillage, un brushing après une coupe faite « maison » et je me pavanais alors, presque fière devant lui, espérant un petit compliment.

Hélas, ces quelques essais d'élégance ne furent jamais fructueux. Ou bien j'étais devenue transparente au regard de mon mari, ou au contraire il me traitait de « grosse pute », en me traînant de force jusqu'à sous la douche.

Pendant des mois, je me suis fait beaucoup d'illusions en croyant que tout pouvait s'arranger entre nous, un jour, peut-être. Il fallait juste que je sois patiente et que je persévère dans mes démarches d'être, au moins, une bonne femme de ménage, une bonne mère de famille agréable à regarder ; faute d'autre chose, une épouse, une amante.

Renaud est borné, têtu, rancunier. Finalement, j'ai renoncé à faire des efforts.

Existe-t-il une machine qui pourrait me faire remonter le temps, histoire de comprendre quel grain de sable a enrayé notre vie ? Est-ce de ma faute, de celle de Renaud ou de celle de Petit-pierre ? Je ne sais pas. Je ne sais plus. La seule chose que je sais c'est qu'à la différence de l'humanité, mon entrée dans le monde se situe, à peu près, au quart de ma vie.

J'avais vingt-et-un ans lorsque j'ai ouvert pour la première fois les yeux sur le monde. Presque en même temps que ceux de ma petite Jade.

Un enfant autiste et une mère amnésique

Il paraît qu'il est difficile de vivre avec le poids du passé. Le mien, de passé, n'existe plus. Le sac est vide. Malgré tout, il pèse si lourdement sur mes épaules, qu'il me met trop souvent les genoux au sol. J'ai toujours la sensation que quelque chose ou quelqu'un m'a volé ma vie. Ce passé oublié m'effraie. Que cache donc ce grand trou noir ?

En réponse à mes interrogations innombrables, Renaud, mon mari, cet étranger dont j'ai dû peu à peu refaire connaissance, s'est appliqué à satisfaire ma curiosité.

« Racontez-moi notre rencontre. »

Au début de ma nouvelle vie, j'ai eu beaucoup de mal à le tutoyer.

— Est-ce que j'ai encore des parents, des frères, des sœurs, de la famille, des amis ?

Les réponses furent *grosso modo* :

— Tu es orpheline, tu n'as ni frère, ni sœur, et je n'ai pas eu connaissance que tu aies des oncles, des tantes, des cousins, des cousines, ou autres sangsues prêtes à te vider de toute ton énergie.

— Pourquoi des sangsues ?

— Tu ne te souviens donc de rien ? Non, évidemment, tu n'as plus de souvenirs. Et bien je vais te le dire : tu avais tout juste quinze ans, lorsque tes parents t'ont fichue dehors. Tu étais enceinte de ton fils.

C'est ainsi que j'appris que Petitpierre n'était pas son enfant, à lui.

— Est-ce que je t'ai parlé du père de Petitpierre ? T'ai-je dit son nom ? Et cette vilaine cicatrice qui balafre ma joue ?

— Non, pour la première et la deuxième question, d'ailleurs je m'en fous ! Et celle concernant ta joue, tu as eu un accident lorsque tu étais gamine. Un grand chahut entre copains, qui a eu lieu trop près d'une fenêtre. Enfin, c'est l'histoire que tu m'as racontée.

Bizarrement je me souviens encore du tiraillement douloureux sur ma joue. Lorsque je lui en fais la remarque, il se contente de hausser les épaules.

— Tu confonds la réalité, le présent avec le passé. Ou tout simplement, tu as rêvé.

Une fois, une seule fois, Renaud m'a invitée à feuilleter avec lui l'album de notre mariage. Il tournait lui-même les pages, très lentement, et ne me quittait pas un instant du regard, guettant le moindre signe de réveil de ma mémoire. Il m'interrogeait sur les souvenirs éventuels que ces photos pouvaient faire renaître en moi. Aucun. Ces portraits de mariés n'appartenaient qu'à deux étrangers.

— Ce n'est pas grave, m'a-t-il rassuré. Ta mémoire reviendra sûrement un jour, au moment où tu t'y attendras le moins. Je vais bien trouver une autre idée pour titiller ton cerveau.

Il rangea rapidement l'album et s'éloigna en sifflotant. Il me fit également le récit de notre rencontre. Un vrai roman à l'eau de rose ! Je m'en suis délectée pendant des mois, voire des années. J'étais comme un enfant réclamant, encore et encore, le même conte de fées. Cette histoire fait partie de mon ancienne vie et c'est le lien unique qui me relie à ma nouvelle existence.

Donc, un soir d'hiver, il nous trouva, Petitpierre et moi, assis et grelottant sur un banc public. N'écoutant que son bon cœur, Renaud nous recueillit chez lui. Je lui dois désormais, reconnaissance et gratitude, et ça, je n'ai pas intérêt à l'oublier. Il paraît que ce fut, entre nous, le coup de foudre. Peu de temps après, nous nous sommes mariés et dix mois plus tard, Victoria, la fille préférée de son père vint au monde.

Victoria, ma brune et jolie petite poupée.

Apparemment c'était le bonheur parfait, jusqu'au jour où je décidai de faire mes valises et de partir loin du foyer, sans mari

et sans enfants, pour rejoindre un « freluquet » rempli aux as, comme le prétendait mon « gentil » mari.

Évidemment, de ce freluquet en question, je ne garde aucun souvenir.

Même la naissance de mes enfants est une sorte de puits sans fond. Sauf, peut-être, celle de Jade ? Concernant les deux aînés, Petitpierre et Victoria, c'est le vide complet, le néant. C'est comme s'ils étaient venus au monde entre les cuisses d'une autre femme.

J'ai même dû réapprendre à faire leur connaissance. Imaginez ce traumatisme ressenti ! Pour eux, ce fut d'ailleurs la même chose. J'étais devenue l'inconnue, la méchante, celle qui ne les aimait plus. Victoria, cette petite étrangère, se cachait derrière les jupes de sa tante ou à l'intérieur des bras de son père chaque fois que je faisais un pas vers elle. Et je ne parle pas des réactions de peur, de rejet, de Petitpierre. Il m'a fallu des mois pour l'appivoiser, me faire accepter, grâce, il faut le reconnaître, à la longue patience de Céline, la sœur de Renaud, à ses bouquins et aux documentations qu'elle apportait, concernant ce handicap. En revanche, sa blouse bleue qui passait et repassait devant mon regard éteint, oui, d'elle, je me souviens.

Je retiens surtout que, lorsqu'elle franchissait le seuil de la maison, elle était toujours accueillie par les enfants avec des cris de joie. Je me sentais, alors, frustrée, inutile et surtout jalouse de cette complicité qu'ils avaient tous les trois ensemble. Au point qu'un jour, je bouclai la porte à l'instant où elle s'apprêtait à franchir porte d'entrée. Cette fois-là, Renaud ne fit qu'un petit commentaire au sujet de l'indélicatesse que j'avais eu vis-à-vis de sa sœur. Ses lèvres ont souri, pas ses yeux. Il a simplement dit :

— Tu viens de faire ton choix, respecte-le et ne viens jamais te plaindre.

À partir de ce jour-là, elle se fit plus discrète, mais sembla rester aux aguets en attendant que son frère la rappelle d'un claquement de doigts ou d'un coup de sifflet autoritaire lorsqu'il fallait me remplacer auprès de ses neveux, par exemple lors d'un problème de santé, d'une grosse grippe ou d'une crise d'angoisse. Voire d'une révolte. Oui, une révolte, deux ou trois fois. Renaud

m'enfermait alors dans le cube et je me retrouvais dans l'incapacité provisoire de m'occuper des gamins.

Ce qui me chagrine le plus encore à ce jour, vis-à-vis de mes enfants, ce n'est pas que j'ai pu oublier leur existence, mais qu'ils aient oublié la mienne, moi, leur maman ! Pendant combien de temps ai-je donc abandonné mon foyer, mes gamins ?

— Trop longtemps, ou pas assez. C'est selon, m'a répondu laconiquement Renaud.

Évidemment, comme le reste, je ne sais rien de mon enfance, à part l'histoire du chahut dont ma joue droite garde le souvenir indélébile. Est-ce que j'ai fait des études, du sport, est-ce que je travaillais avant de rencontrer Renaud ? Tout ce qui touche à mon passé avant notre rencontre, Renaud semble l'ignorer. Probablement que je ne lui ai rien raconté, parce qu'il n'y avait rien d'intéressant à en dire. Possible aussi qu'il ne m'ait pas vraiment écoutée. Prête-t-on de l'intérêt au murmure d'une mouche ? Quand j'insiste, disons plutôt, quand j'insistais trop auprès de Renaud pour qu'il me raconte mon passé, il y avait toujours une limite à sa patience que je franchissais inmanquablement. Alors, un jour, coléreux et méchamment, il me raconta qu'après les avoir abandonnés, lui et les enfants, quelques mois plus tard, je rentrai au bercail, la tête basse, cassée en morceaux, enceinte jusqu'au cou et... amnésique.

Pourtant, Renaud, une fois de plus, m'ouvrit sa porte, me laissa entrer, mais me ferma à jamais son cœur. Il ne m'a jamais pardonné. C'est à partir de cette époque, sans doute, qu'il est devenu agressif et violent. Au début je ne lui en voulais pas, je le comprenais. Avoir été trahi ne méritait que sarcasme et réprimandes. Une question, pourtant, restait encore sans réponse : qu'est-ce qui avait pu provoquer mon amnésie ? Renaud hésita longtemps avant de me répondre. Malgré tout, à force d'insister, un jour il céda. Peut-être qu'il avait jugé, ce jour-là, que j'allais mieux et que je pouvais entendre la vérité. Il ne prit donc aucun gant pour le faire.

— Il n'y a pas de quoi être fière de ce que je vais te dire. Tu conduisais. Tu avais bu. Un gosse a traversé une rue sans regarder. Tu allais trop vite. Il est mort...

À ce rappel douloureux, Renaud se tut, racla sa gorge pour empêcher un sanglot de remonter et poursuivit, l'air triste :

— Le pire, c'est que tu as pris la fuite... et tu n'as pas trouvé d'autre idée que de venir pleurer dans mon giron.

Je me souviens du cri que je poussai, ce jour-là, en écoutant cette révélation.

— Ce n'est pas possible, je ne suis pas comme ça ! À quel moment cela est-il arrivé ?

— Hélas, si, tu es comme cela... et l'accident a eu lieu le jour où tu as remis les pieds à la maison. La police a recherché pendant des jours et des jours, la « chauffarde ». Tu avais été aperçue. J'ai pu faire disparaître ta voiture. Tu as eu de la chance sur ce coup-là, je suis bien placé pour ça.

— Pourquoi ne pas m'avoir dénoncée ?

— Je me le demande encore. Peut-être à cause de notre passé à tous les deux. En tout cas, n'oublie pas que je me suis « mouillé » pour toi. Si la police te met la main dessus, tu iras tout droit en prison et moi je veillerai à ce que tu ne revoies jamais tes enfants. Ça, je te le jure. Ne te fais aucune illusion. De plus, comme tu n'ignores pas que toute faute mérite réparation, la prison, tu vas la faire pendant de nombreuses années, et ça, ici, chez nous. Appelle ça comme tu veux, séquestration par exemple, je m'en fous ! Un seul avantage, pour toi : tu resteras auprès de tes gosses.

Lorsqu'il me dit ça, il avait le regard fixe, la bouche pincée avec un pli cruel au coin des lèvres. « Seulement au moindre écart... »

Certes, la menace était odieuse, justifiée et très très efficace.

Je connaissais désormais la cause de mon amnésie. Non seulement j'avais fui physiquement mes responsabilités, mais aussi psychologiquement. Plus lâche que moi, on ne fait pas mieux.

En comparaison d'être enfermée dans une vraie prison, la mienne est relativement agréable. Je m'occupe de la maison, j'ai la liberté du jardin ou des sentiers forestiers, évidemment à condition de ne pas trop m'éloigner du foyer conjugal. Certes, Renaud n'a pas toujours la possibilité de contrôler toutes mes escapades, mais j'ai quand même intérêt à être à la maison lorsqu'il rentre

du travail à n'importe quelle heure de la journée. Qu'importe, j'ai mes loupisots auprès de moi.

Après de moi ! À cette pensée, je m'effondre souvent et je souhaite disparaître au fin fond de la terre. Je ne peux ni me consoler de ce que j'ai fait, ni me réjouir d'avoir toujours mes enfants à mes côtés. Ce n'est pas juste. À cause de moi une maman est à jamais privée du sien.

Combien de fois, anéantie, ai-je voulu aller me dénoncer ? Combien de fois ai-je supplié Renaud de m'accompagner à un poste de police ? Mais à part le rendre fou furieux, ces tentatives se soldèrent toujours par des échecs.

Un soir, cependant, à bout de patience, il commet l'impensable.

— Tu vois dans quelle situation tu m'as mis ! Tu as de la peine pour cette femme ! Et bien je vais régler le problème moi-même. Vous allez être à égalité, toutes les deux.

Je me demande un moment ce qu'il a dans la tête, mais je comprends très vite et avec stupéfaction lorsqu'il fait venir auprès de nous les quatre gamins. Le plus sérieusement du monde, il demande alors :

— Lequel ?

— Quoi, lequel ?

Abasourdie, pourtant, je n'en crois pas mes oreilles.

— Lequel des quatre choisis-tu pour être à égalité avec cette femme ?

— Mais tu es malade ! hurlé-je, soudain, folle de terreur.

— Non, la malade, c'est toi. Moi je ne suis que ta justice. Alors comme tu penses que ta punition est trop clémente, et là, je suis d'accord avec toi...

Il se tourne alors, vers Petitpierre, hésite, passe rapidement devant Victoria, tend la main vers Jade, pour finalement s'emparer de Pauline. Il la soulève à bout de bras et la soupèse comme un agneau choisi pour l'abattre.

— Ça sera plus facile avec elle. Tu veux y assister ?

Je me précipite affolée et le repousse violemment contre le mur. Il se met à rire méchamment et repose la gamine sur le sol, satisfait de lui.

Les yeux écarquillés, Pauline nous regarde tour à tour, dans l'incompréhension totale de ce qui vient de se passer ; puis elle file se réfugier derrière mon dos, ses deux mains cramponnant la ceinture de mon tablier.

Renaud avance alors la tête et braque son regard dans le mien.

— Tu as compris ? souffle-t-il.

Évidemment que j'ai compris ! J'ai compris que je suis mariée à un cinglé. Néanmoins, ignorant jusqu'à quel point il pourrait mettre à exécution cette menace, je choisis de ne plus jamais risquer la vie de mes gamins, juste histoire de soulager ma conscience. Ce remord, sera donc mon éternel enfer.

Ce genre de crise, Renaud en a de temps à autre, mais jamais, heureusement, aussi violente. Par contre, quelquefois, il se met simplement à pleurer comme un enfant. De longs sanglots impossibles à endiguer. À cet instant, je n'ai pas intérêt à m'approcher pour tenter de le consoler. D'ailleurs, entre nous, ça ne m'est jamais venu à l'esprit.

Le mieux, pour ma tranquillité, c'est lorsqu'il part en claquant la porte et qu'il revient au milieu de la nuit, saoul comme un cochon. La plupart du temps, il s'endort d'un bloc. Malheureusement aussi, et c'est arrivé plusieurs fois, il peut se jeter sur moi pour se soulager. Ce fut suite à l'une de ses violences nocturnes, que je mis au monde, neuf mois plus tard notre petite Pauline.

Elle est née fin novembre de l'an 2002. Comme les trois quarts du temps, j'étais seule et il n'y avait pas de téléphone à la maison. Donc impossible de joindre Renaud pour le prévenir que le bébé arrivait. Heureusement il n'est pas rentré trop tard de son travail, mais la petite était déjà là. Dans la soirée, il a appelé un vieux toubib qui est venu, m'a examinée, a pratiqué les soins appropriés et *basta* ! Tout allait bien pour le bébé et sa maman. Il fut tout de même un peu étonné, ce toubib, que je refuse de me rendre à l'hôpital. Évidemment, Renaud s'est chargé de le convaincre que c'était là mon choix personnel et que tous nos enfants étaient nés dans le lit conjugal. Toutefois, personne à cet instant n'a songé à me demander mon opinion sur le sujet...